

## La « seconde nature » d'Andrea Branzi exposée à Giverny

Une forêt de bambous peints, une sculpture de « fontaine arbre » : le Musée des impressionnistes accueille, jusqu'au 2 novembre, des œuvres du créateur italien, dans lesquelles des éléments naturels se mêlent à des matériaux industriels.

Par Véronique Lorelle (Giverny [Eure])

Publié le 27 août 2025 à 17h00, modifié à 11h49 · Lecture 5 min.

Article réservé aux abonnés



« Fontana Albero » (1998), d'Andrea Branzi. Une sculpture de fontaine en bronze et acier, exposée dans le jardin du Musée des impressionnistes de Giverny. AURÉLIEN PAPA/MUSÉE DES IMPRESSIONNISMES DE GIVERNY/ADAGP, PARIS, 2025

C'est le premier événement design jamais organisé au Musée des impressionnistes de Giverny (Eure). Il le doit au programme « Constellation » du Centre Pompidou, permettant de déployer en France et à l'étranger les collections de l'institution parisienne, qui ferme ses portes dès septembre pour cinq ans de rénovation.

L'exposition « Andrea Branzi. Le règne des vivants », présentée jusqu'au 2 novembre, n'est pas une rétrospective de ce grand architecte florentin telle qu'on a pu la voir au Musée des arts décoratifs et du design de Bordeaux, il y a dix ans. C'est comme une clé de lecture, une vision vibrante de ce qui l'animait : le rapport entre le design industriel et la notion de nature, non pas sauvage, mais domestiquée, qu'il appelait une « seconde nature ».

Né en 1938 et déjà lauréat, à 49 ans, d'un prestigieux Compas d'or pour l'ensemble de son œuvre de designer et théoricien, Andrea Branzi était enthousiasmé par ce projet en Normandie, qu'il n'a pas pu développer – il est mort le 9 octobre 2023. En témoignage, dans l'exposition, ces deux images de tableaux de Claude Monet représentant le bassin aux nymphéas sur lesquelles le designer a « croqué » la silhouette de l'artiste parisien travaillant à son chevalet pendant que des ouvriers s'attellent à la construction du petit pont japonais.

*« Andrea a traduit par le dessin sa fascination pour le peintre-jardinier, explique sa veuve, Nicoletta Morozzi, accompagnée le 11 juillet, jour du vernissage, de deux de leurs trois filles. Il admirait Claude Monet pour avoir, tel un architecte, créé au milieu de la campagne française un paysage artificiel afin d'en faire un sujet pictural, jouant des effets changeants des saisons sur l'eau et les fleurs. »*

Dès 1984, la série d'objets « Animali domestici », d'Andrea Branzi, où des éléments naturels dialoguent avec des matériaux industriels, secoue le monde du design. Avec cette cafetière en argent massif au socle ou à l'anse en bouleau brut (édition Cassina, 1997), ces vases en verre soufflé *Ipomea maculata* (Design Gallery Milano, 2000) reproduisant les gracieux fleurs en trompette de l'ipomée, et moult assises, le designer s'ingénie à introduire du naturel dans le procédé industriel.

*« Ces objets, qualifiés de “néo-primitifs”, incarnent une forme de nature qui résisterait à sa dissolution dans l'objet industriel, tout en se confrontant à la modernité qui les a exclus »,* commente Marie-Ange Brayer, cheffe du service design et prospective industrielle du Centre Pompidou et commissaire de l'exposition. Andrea Branzi prônait déjà un retour à une dimension archaïque et magique des objets.



« Bamboo Interior Wood » (2023), d'Andrea Branzi. Une pièce unique constituée de trente bambous peints, montés sur des pieds en métal. AURÉLIEN PAPA/MUSÉE DES IMPRESSIONNISMES DE GIVERNY/ADAGP, PARIS, 2025

Quarante ans plus tard, la forêt de bambous *Bamboo Interior Wood* (2023) – une pièce unique à admirer dans l'exposition – fait la synthèse de ses recherches. Chaque bambou dressé vers le ciel, peint et ponctué de signes archaïques, possède une séquence de couleurs ancrées dans différentes cultures, rappelant aussi, selon Nicoletta Morozzi, « une écriture musicale ». Au centre de ce petit monde bariolé, un seul bambou, tout blanc, laisse place à la méditation ou à de libres interprétations.

Andrea Branzi ne créait pas de façon impulsive. Sur les murs du musée, des dessins crayonnés de fauteuils, avec diverses inclusions de bois bruts, montrent combien les meubles de la série « Animali domestici » (abondamment copiés aujourd'hui) ont été longuement réfléchis. De même, de petites architectures extrêmement abouties incarnent le monde qu'il rêve pour tous. Telle l'iconique *Casa Madre* (2008), une maquette de 1,15 mètre de longueur sur 1 mètre de largeur et 85 centimètres de hauteur, qui figure un espace de travail partagé entre les hommes et les animaux (vaches, chiens, poules, singes, etc.). A l'étage du dessous, le royaume des morts, où se côtoient des idoles cycladiques, des croix chrétiennes et une représentation de Bouddha.

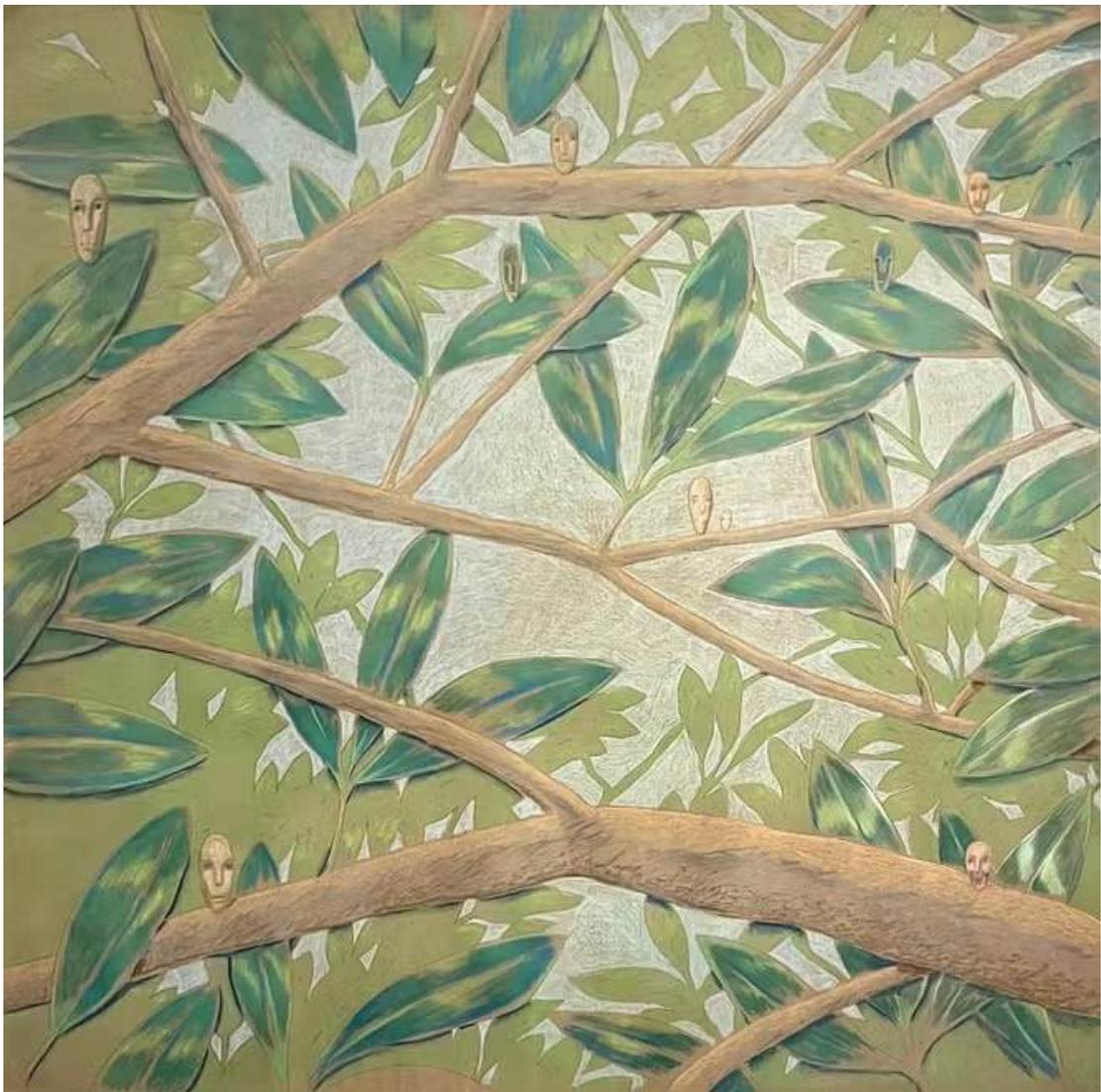
## Promenade poétique

« Branzi s'est inspiré de la notion orientale d'hospitalité pour en appeler à la coexistence entre les vivants, le présent et le passé », résume Marie-Ange Brayer. En 2018, Andrea Branzi, dans une revue spécialisée, fait cette recommandation : « Nous, les designers, pouvons réfléchir à l'avertissement de Confucius : le devoir moral de l'homme consiste à faire le bien en préservant à la fois la beauté des pierres et celle des relations humaines » (*Humanisme et naturalisme, Interni*, n° 679).

Illustration de cet art multiple, le lampadaire *Maple Leaves* (galerie Friedman Benda, 2022), coiffé d'un grand abat-jour en papier japonais incrusté de feuilles d'érable, trône dans l'exposition face au tableau *Le foglie ci guardano* (« Les feuilles nous regardent », 1987), réalisé au crayon et à la craie. Il s'agit ici d'un néflier au feuillage vert dont les bourgeons, vus de très près, sont autant de visages humains. Et voilà que l'arbre est devenu un membre de la famille.

« Cette exposition offre un autre regard, approfondi et intime, sur la pensée de Branzi », se félicite Nicoletta Morozzi, qui a prêté un ensemble de dessins et d'objets, pour beaucoup inédits. Elle est aussi l'autrice de ce portrait d'un bouc habillé et fumant, qu'elle a brodé d'après un croquis de feu son époux (*Les Animaux vêtus*, 1988-2023). L'illustration de sa théorie : « Il n'y a pas que le singe qui progresse dans les comportements humains ; il y a aussi l'homme lui-même qui développe des relations tendant à aller de l'humanité vers l'animalité », avait écrit en 1985 Andrea Branzi dans « Les primitifs, c'est nous », article cité dans le catalogue de l'exposition (*Andrea Branzi. Le règne des vivants*, Norma, 95 pages, 24 euros).

L'immersion dans l'œuvre complexe de l'architecte italien se fait avec légèreté. Le lumineux Musée des impressionnistes – où des marguerites du jardin affleurent au pied des baies vitrées et où les cartels sont admirablement rédigés en français et en anglais – transforme cette exposition en promenade poétique et philosophique. On pourrait presque en oublier le parcours fabuleux d'Andrea Branzi.



« Le foglie ci guardano » (1987), d'Andrea Branzi, au crayon et à la craie sur papier.  
ADAGP, PARIS, 2025

Il est le créateur du design radical italien avec l'agence Archizoom Associati (1966), dont les objets colorés, inspirés du pop art, ont rompu avec le fonctionnalisme moderniste, de type Bauhaus. Il cofonde ensuite le groupe expérimental Alchimia (1977), avant de rejoindre le mouvement Memphis aux côtés de son ami Ettore Sottsass (1981). L'année suivante, ce rebelle dans l'âme lance son propre atelier à Milan en même temps que la Domus Academy, première école d'enseignement supérieur de design en Italie, dont il sera le directeur artistique pendant dix ans.

Il envisageait cette exposition à Giverny comme son chant du cygne. Le designer iconoclaste, qui avait réalisé moult installations et architectures, toutes éphémères, avait reçu la commande d'une œuvre pérenne par Cyrille Sciamia, directeur général du Musée des impressionnistes depuis 2019. Andrea Branzi travaillait à une fontaine spécifique pour le lieu, qu'il n'a pu achever. C'est donc une œuvre de 1998, *Fontana Albero* (« fontaine arbre »), que le musée, en accord avec la famille, a acquise. Fiché dans un abreuvoir en guise de bassin, un tronc en bronze aux deux branches munies de jets d'eau plastronne dans le verger, non loin d'une meule de foin érigée « à l'ancienne », telle que Monet avait l'habitude de la peindre.

Le soir du vernissage, des abeilles et des rouges-gorges sont venus s'y désaltérer. « *Les pommiers alentour, les oiseaux... Andrea Branzi aurait adoré cela, s'est exclamée Nicoletta Morozzi. Il n'aimait rien tant que les jardins ruraux et les fontaines, qui sont un monde hospitalier pour les vivants, petits ou grands.* » Le designer animiste n'avait-il pas écrit que les humains ne pouvaient pas se passer « *du superflu, de la poésie et du chant des oiseaux* » ?

Non loin, de l'autre côté du verger, dans un arbre creux moulé en bronze, pousse un jeune chêne ; ils finiront par s'incruster l'un dans l'autre. Ce sont les *Fils d'eau* (1998), de l'Italien Giuseppe Penone, un

artiste contemporain qu'Andrea Branzi admirait. Selon Nicoletta Morozzi, son « *visionnaire* » d'époux aurait « *quasi anticipé sa rencontre avec les jardins de Giverny* ».

🔊 « Andrea Branzi. Le règne des vivants », Musée des impressionnismes, 99, rue Claude-Monet, Giverny (Eure). Jusqu'au 2 novembre 2025.

**Lire aussi |** [Clémentine Chambon, designer en Occitanie : le paysage en héritage](#)

**Véronique Lorelle** (Giverny [Eure])

---

## ***Le Monde Boutique***

Découvrir

### **Les 100 romans qui nous ont le plus enthousiasmés**

Un hors-série Le Monde des livres

### **Mots croisés n°12**

100 nouvelles grilles de Philippe Dupuis

### **Alexandre Dumas**

De la plume à l'épée.

Voir plus